

# Coline Serreau

## « A 15 ans, j'avais lu tout Freud »

### ENTRETIEN

La réalisatrice de *Trois hommes et un couffin* ou de *La Crise*, également metteuse en scène de théâtre, d'opéra et chef de chœur, publie *#Colineserreau*. A 71 ans, cette cinéaste aux trois Césars se raconte pour la première fois dans un livre en forme de Mémoires fragmentaires, évoquant ses influences, ses sources d'inspiration et ses combats de toujours en faveur des femmes et de l'écologie.

#### Je ne serais pas arrivée là si...

Si je n'avais pas été entourée de cinq femmes extraordinaires : ma grand-mère, ma mère et les trois femmes de l'école de Beauvallon. Ce sont mes géantes.

#### Pourquoi sont-elles vos « géantes » ?

En premier lieu, il y a ma mère. Elle était d'abord et avant tout une artiste, une écrivaine et une femme courageuse qui nous a élevés seule, mes frères et moi. Sa culture, sa liberté et son engagement politique m'ont construite. Et puis, évidemment, il y a les trois femmes de l'école nouvelle de Beauvallon, à Dieulefit (Drôme), qui accueillait des enfants en difficulté : Marguerite Soubeyran, Catherine Krafft, ma marraine, et Simone Monnier, ma tante. C'étaient des pionnières. Marguerite Soubeyran avait étudié les grandes pédagogies nouvelles, comme celles de Montessori et Steiner. Elles étaient aussi en faveur des médecines naturelles. J'ai acquis beaucoup de connaissances sur la santé et l'écologie dans ce cadre-là. J'ai passé mes premières années à vivre dans la nature et, si j'ai une conscience écologique, c'est parce que ces femmes étaient en avance sur leur temps. Mais la pensée se travaille aussi grâce à des lectures.

#### Quelles sont ces lectures qui ont tant compté ?

J'étais vorace de lectures. J'ai commencé à lire de manière assidue vers 6-7 ans, et aussi à écrire. En voyant cela, ma mère m'a pourvue en bouquins tous les jours et, grâce à ses goûts, je n'ai jamais lu de choses médiocres. J'avais un esprit à la fois avide de littérature, mais aussi de philosophie. A 12-13 ans, j'avais lu toute la littérature enfantine importante et même Selma Lagerlöf. « La Comédie humaine », de Balzac, et George Sand ont été pour moi essentielles. Après, j'ai foncé dans la psychanalyse. A 15 ans, j'avais lu tout Freud. Puis je me suis attaquée au marxisme (aussi bien Trotski, Lénine que Rosa Luxemburg) pour me structurer l'esprit, même si je n'étais pas forcément d'accord. Mais leur analyse de la société de classes a été d'une importance fondamentale. Je me suis aussi attelée à toute la littérature féministe dès 18 ans et aux premiers ouvrages sur l'écologie. Tout cela donne une sacrée colonne vertébrale. Mon terrain initial est là. Et puis mes parents ont été de tous les combats politiques : la résistance contre les Allemands, la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, contre la guerre d'Indochine et contre la dictature stalinienne. Tout cela donne une pensée qui relativise la pensée dominante.

#### Après avoir connu cette école pas comme les autres dans la Drôme, vous êtes arrivée à l'âge de 5 ans à Paris. Était-ce un choc ?

Nous avons emménagé dans l'appartement haussmannien de mes grands-parents, il n'y avait plus de montagnes, plus d'air, plus de soleil, mais des moulures, du parquet et peu de lumière. Je suis allée à l'école communale, où on a essayé de me rendre droitière parce que j'étais gauchère. L'institut me disait : écrire de la main gauche, ça n'existe pas. Ah bon, d'accord. Je me suis révoltée. J'ai pris les cahiers et j'ai commencé à barbouiller tellement grand que j'en utilisais plusieurs par jour ! L'intendance ne suivait pas ! Ils ont fini par me laisser écrire de la main gauche, et je me suis appliquée à bien calligraphier pour leur prouver qu'ils avaient tort.

#### Vous dites avoir été confrontée à la pauvreté, que cela vous a construite, ne vous a jamais quittée, c'est-à-dire ?

On était, dans ma famille, coupés en deux. Sur le plan culturel, ils étaient tous extrêmement cultivés, ma mère étant dans un milieu de littérature d'avant-garde, mon père ayant découvert pratiquement tous les grands auteurs importants du théâtre. On avait ce



ARCHIVE COLINE SERREAU/ACTES SUD

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI... « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. Cette semaine, la cinéaste, qui publie un ouvrage, parle des femmes qui l'ont entouré, des livres et de son combat contre le patriarcat

sentiment d'être riches culturellement, mais alors sur le plan matériel... Je n'ai jamais été gâtée par cela, mais je comprends très profondément les gens qui ont peur du lendemain. Parce que je l'ai vécu. Quand j'entends des « gilets jaunes » dire : « *Le 20 du mois, je n'ai plus un rond* », j'entends ma mère. Oui, aujourd'hui je suis une bourgeoise, une bobo, tout ce que vous voulez, mais je connais très bien ce que les gens dans la misère vivent.

#### Votre mère semble être une héroïne, par contre, votre père...

C'était à la fois un mec bien – qui a pris des risques pendant la guerre, a fait des choses courageuses pour l'Algérie – et un salaud, particulièrement irresponsable, vis-à-vis de sa femme et de ses enfants. Bien sûr que je lui en veux énormément de nous avoir abandonnés, mais, quand on s'en prend aux gens individuellement, ce n'est pas fructueux. Il faut analyser comment une société – parce qu'elle est patriarcale – a permis que ça se passe. Malgré le droit de vote pour les femmes, le droit à l'indépendance financière, le divorce, le verrou général du patriarcat n'a pas sauté, et c'est dans ce cadre général que tout le reste passe. Le massacre de la Terre vient très exactement du patriarcat. C'est un système.

#### C'est-à-dire ?

Le lien entre patriarcat et écologie est évident : la Terre, sur le plan symbolique, c'est la mère, la femme, la fécondité. Si le corps de la femme m'appartient, la Terre m'appartient. Les Amérindiens ou les aborigènes considèrent leur écosystème et l'Univers comme un endroit où ils passent et qu'ils doivent laisser en bon état pour ceux qui vont suivre. La conscience que l'humain n'est pas supérieur et n'est pas propriétaire mais locataire extrêmement brièvement de la Terre est en train d'advenir, mais ce n'est pas encore la philosophie dominante.

#### Revenons à votre parcours artistique : il y a le Conservatoire de musique, l'Académie Fratellini, le théâtre...

Vous vous êtes nourrie de beaucoup de choses...

J'étais, disons, insatiable. L'éducation dans les arbres et extrêmement saine que j'ai reçue au

début de ma vie, et qui m'a rendue costauda physiquement, y est peut-être aussi pour quelque chose. J'avais une grosse santé. Mon premier prof à la Rue Blanche m'avait dit : « *On vous dira que ce métier, c'est la chance, le talent, oui, bien sûr. Mais, pour réussir dans ce boulot, faut déjà avoir une belle santé, parce que c'est un métier épuisant.* » Je pouvais mener beaucoup de choses de front : faire un film, jouer le soir, m'occuper des gosses le matin, aller trois fois par semaine à l'Académie Fratellini.

#### Et pourquoi, parmi toutes les disciplines circassiennes, choisir le trapèze ?

Parce que j'ai passé ma jeunesse dans les arbres, à faire cent mètres en traversant de branche en branche, sans jamais tomber. Pour le trapèze, j'étais douée. Pas pour les autres disciplines. On est tous doué pour quelque chose. Si vous prenez un gosse de 3 ans et que vous lui faites jouer tous les instruments de l'orchestre, il y en a un qu'il va adorer. Si vous cultivez ce don-là, il va le développer, même si ses parents ne sont pas musiciens. L'humain est hyperadaptable.

#### Vous avez pour passion la musique, le cirque, le théâtre... Comment êtes-vous arrivée au cinéma ?

Justement parce que c'est un art qui rassemble tout. Je n'ai rien forcé, c'était évident. J'ai commencé mes premiers scénarios à 20 ans. Je ne voulais pas me laisser enfermer. Ni, par exemple, dans la troupe du Café de la Gare, à laquelle j'ai participé, ni à la Comédie-Française, où j'ai été stagiaire.

#### Au début des années 1980 en France, il y avait peu de femmes réalisatrices. Est-ce que cela a été compliqué pour vous ?

Il y avait Agnès Varda, Diane Kurys... c'est vrai qu'on était peu nombreuses. On était tellement marginales que les hommes s'en foutaient. Ça faisait sympa dans le paysage. Mais le fait d'être une femme n'a pas été un frein aussi parce que j'étais très têtue ! Quand je voulais faire quelque chose, j'avais le sentiment que rien ne pouvait résister. C'était évident pour moi qu'il fallait que je fasse du cinéma. Il le fallait, c'est tout. Je n'avais pas de doutes. J'avais probablement en tête l'exemple de Marguerite Soubeyran, de ces femmes qui avaient construit seules l'école de Beauvallon. Cela m'a formatée.

#### Quel souvenir gardez-vous de l'immense succès, en 1985, de « Trois hommes et un couffin » ? On ne fait pas un film en se disant que plus de 10 millions de personnes iront le voir ?

J'ai toujours fait un film en me disant qu'il y aura 50 millions de personnes qui iraient le voir ! J'ai été très heureuse. Je n'étais pas du tout sûre que ça arriverait, mais c'était ce que je voulais. A l'époque, l'analyse du succès était pour moi limpide : c'est le premier grand coup de

boutoir contre le patriarcat, avec beaucoup de ruse. C'est pour ça que ça a marché. *Trois hommes et un couffin*, c'est aussi un grand mythe retourné : les trois Rois mages et le Christ qui est une fille. C'est elle qui va apporter le changement radical de vision du monde. C'était un Scud que je voulais envoyer, et il est passé.

#### « Trois hommes et un couffin », « La Crise », « Chaos », « La Belle Verte », ou encore votre documentaire « Solutions locales pour un désordre global »... votre filmographie donne l'impression que vous êtes en avance sur votre époque, que vous anticipez les sujets qui vont émerger. Avez-vous de bons capteurs ?

J'ai la passion de comprendre la société, mes capteurs sont alimentés par le réel. Mais on ne comprend pas si on n'écoute pas ce que disent les autres. Donc on en revient aux lectures formatrices du départ : l'écologie, Freud, le féminisme et le marxisme. Avec ces quatre piliers-là, vous êtes sur une base solide pour analyser les choses. Mais je continue à lire tout ce qui sort.

#### Dans le film « La Crise », qui attire plus de 2 millions de spectateurs en 1992, il y a la tirade culte de Maria Pacôme, qui annonce à son mari et à ses enfants qu'elle part avec son amant. Quelle est l'histoire de cette scène ?

J'en avais tellement sur la patate que c'est sorti tout seul. Je n'ai pas eu à me forcer ! Je pensais à ma mère. Après le premier jet, je l'ai retravaillé, passé « au gueleoir », comme le disait Flaubert, jusqu'à ce que ce soit tellement fluide et que ça sonne tellement juste qu'on pense que c'est improvisé. C'est toute une technique, qui a à voir avec la musique. Trouver les bonnes transitions, le rythme des mots. Les punchlines marchent quand elles ont une musique.

#### Pouvez-vous raconter cette histoire, à Nantes, où vous découvrez « l'âme des arbres » ?

C'était dans les années 1990, la nuit, à la sortie d'un théâtre. J'attendais un taxi et je me mets à entendre, au milieu du silence, le bruissement d'un arbre et de ses feuilles. C'était comme une parole. J'ai un peu de pudeur à parler de ça, car ça fait un peu « yogi yogourt », mais c'est le sentiment, tout d'un coup, qu'on a des gens en face de soi, que tout est vivant, comme nous, pas mieux ni moins bien. Il y a aussi une rencontre fondamentale. Quand Michèle Rivasi, une femme que j'apprécie énormément, a créé, après Tchernobyl, la Commission de recherche et d'information indépendantes sur la radioactivité (Criirad), je l'ai aidée financièrement. Elle m'a un jour invitée dans son labo et j'ai découvert quelque chose que je n'ai jamais oublié : l'énergie de la pierre. Tout m'intéresse. J'ai l'envie de comprendre.

#### Le terme de « féministe » vous plaît-il toujours ?

Plus je réfléchis, plus je me dis que je ne suis pas féministe, parce que ça donne l'impression qu'on se bagarre pour sa boutique. Moi, je suis contre le patriarcat. La place des femmes dans l'inconscient général, c'est le problème central et premier. Il commence à être nommé depuis deux ans. C'est comme quand, après Marx, on s'est dit : « *Ah, mais on est dans une société de classes.* » Nous sommes dans une société patriarcale : c'est contre cela qu'il faut combattre, et avec les hommes. Le mouvement #metoo a été très important mais, comme l'écologie, il faut le replacer dans un cadre général. L'écologie et le mouvement des femmes n'ont pas encore leur cadre théorique, mais ça va venir. Le patriarcat nous a formatés, il faut en sortir. C'est une grande révolution politique à mener.

#### Restez-vous optimiste ?

Non, c'est sauté qui peut. Il faut se mettre aux abris, en groupe, avec de la terre, de l'eau et du bois. Je ne suis pas collapsologue, mais je suis pour le boycott et pour le « Devenez riche, n'achetez plus ». Et puis, il y a un hôpital dans notre corps. Il faut arrêter d'ingurgiter des toxines toute la journée. Mais c'est compliqué, c'est une bagarre, moi aussi, j'en suis pleine. A l'Elysée, désormais, on mange bio. Mais pas dans les cantines, ni dans les hôpitaux. Pourquoi ? Parce que c'est le peuple ? C'est une honte. On est empoisonnés et tout le monde s'en fout. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR SANDRINE BLANCHARD